

Nos paroliers combiens aiment les chants de Noël

On a déjà parlé récemment de Julie Meylan, auteur des paroles du merveilleux chant Vieux Noël tu nous reviens. On y reviendra afin de tenter de faire le tour complet de nos amateurs combiens de fêtes de fin d'année !

Nous tirerons l'essentiel de nos données de la magnifique et très instructive plaquette : J. Vincent, Sais-tu ce que tu chantes ? Fragments de l'histoire de nos cantiques de l'Ecole du dimanche, Lausanne, Agence religieuse, Ale 31, 1945.

Attardons-nous d'abord sur Mélanie Mellet-Rochat.

VII. VOIX DU PAYS

...

Dans le groupe des traducteurs ou des adaptateurs de paroles françaises à une musique étrangère, nous trouvons tout d'abord un trio féminin particulièrement marqué de la grâce. Nous avons joie à évoquer ces trois silhouettes qui ont pâli au cours des années, mais qui sont dignes d'être ranimées pour nos mémoires et pour nos cœurs.

La première est celle de Mme Melley, née Mélanie Rochat, aux Charbonnières, Vallée de Joux, 1829-1896). Dans la préface consacrée au petit volume des *Poésies intimes*, Philippe Godet a pu dire qu'elle fut « avec Charles Secretan, mort peu de temps avant elle, un des derniers débris de cette brillante génération vaudoise qui, dans notre histoire littéraire, se groupe autour de Vinet et d'Olivier » et brilla encore avant de disparaître dans le salon d'Eugène Rambert. La qualité de son âme transparaît dans cette strophe pleine de charme et de vérité :

*On ne sait pas ce que chaque heure envoie
De rêve pur et de petits bonheurs,
Ce qu'une fleur peut apporter de joie,
Combien l'amour peut dilater les cœurs.
On ne sait pas ce qu'un rayon d'étoile
Met de clarté dans la nuit d'ici-bas,
Comment l'espoir met le vent dans la voile...
On ne sait pas.*

Mme Melley n'a pas su, en effet, ce qu'elle nous a donné par sa traduction des strophes de J. Mohr qui, revêtues de la musique de l'instituteur Franz Gruber, ont constitué le chant de Noël le plus universellement connu, notre no 28, *Voici Noël, ô douce nuit*. Il vaut la peine de redire les origines de ce chant, sacré pour tant de mémoires. Joseph Mohr, né le 11 décembre 1792, de très humble famille (son parrain était bourreau), devint curé et fut envoyé dans un village perdu (200 habitants) du Tyrol, Oberndorf. Il s'y lia d'amitié avec

l'instituteur Franz Gruber qui remplissait les fonctions d'organiste. Tous deux, bons chanteurs et joueurs de luth, rêvaient d'un chant de Noël. La visite du jeune ecclésiastique dans une famille de paroissiens où venait de naître un enfant, fut l'occasion de la création. C'était la veille de Noël 1818. Sous le coup de l'émotion de Noël, la poésie naquit, elle aussi, en quelques minutes. Mohr se rendit aussitôt chez son ami Gruber et l'invita à composer la musique. Celui-ci se mit à l'épinette, revécut toute sa dure enfance chez le tisserand Gruber, ses premiers enchantements devant l'orgue du village, les leçons de son jeune maître d'école... Une heure plus tard, la mélodie était créée. En une demi-heure, les enfants du village l'apprennent et, le lendemain, elle émeut et enchante l'assemblée qui la transmet, à son tour, de village en village. C'est aussi le début d'une conquête du monde chrétien qui n'est pas encore achevée¹. Ne laissons pas perdre le charmant texte de notre poétesse vaudoise que, pour des raisons musicales, les auteurs du Psautier romand ont si malencontreusement écarté.

C'est à Mme Melley que nous devons aussi notre no 30, traduction de Silcher : *Joyeux Noël, sois la fête bénie*.

JÉSUS-CHRIST

28. Voici Noël !

Simply et avec joie. ♩ = 96. F. GRUBER.

1. Voi - ci No - ël ! O dou - ce nuit ! L'é - toile est
là qui nous conduit. Al - lons donc tous, a - vec les
ma - ges, Por - ter à Jé - sus nos hom - ma - ges,

NOËL

mf
Car l'en - fant nous est né, Le Fils nous est donné !

2.
Voici Noël, ô quel beau jour !
Jésus est né ! Quel grand amour !
C'est pour nous qu'il vient sur la terre,
Qu'il prend sur lui notre misère.
Un Sauveur nous est né,
Le Fils nous est donné !

3.
Voici Noël, tous, d'un seul cœur,
Joignons nos voix au divin chœur
Qui proclame au ciel les louanges
De celui qu'annoncent les anges !
Car l'enfant nous est né,
Le Fils nous est donné !

4.
Voici Noël, ne craignons pas
Car Dieu nous dit : Paix ici-bas,
Bienveillance envers tous les hommes !
Pour nous aussi, tels que nous sommes,
Un Sauveur nous est né,
Le Fils nous est donné !

M^{me} M. MELLEY.

¹ L'imagination des historiens a embelli le récit que nous donnons sous la forme la plus nue. Qu'on ne s'étonne pas si l'on en connaît ou si l'on en trouve d'autres versions.

JÉSUS-CHRIST

30. Joyeux Noël !

Vif et décidé. ♩ = 96.

FR. SILCHER.

mf

1. Joy - eux No-ël, joy - eux No - ël ! Sois
Qu'aux chants du ciel, qu'aux chants du ciel, No-

la fê - te bé - ni - e ! } Pour nous sau - ver, Jé -
tre voix soit u - ni - e ! }

mf

sus est né, Un Pè - re ten - dre l'a don - né. Joy -

NOËL

eux No-ël, joy-eux No-ël ! Sois la fê - te bé - ni - e !

2. Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !
A ton appel (*bis*), un Sauveur nous réclame.
Pour nous emparer de sa main,
Oh ! n'attendons pas à demain.
Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !

3. Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !
Emmanuel ! (*bis*) chantent aussi les anges.
Jésus, qui bénit les enfants,
Entend leurs hymnes triomphants.
Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !

M^{me} M. MELLEY.



LES CHARBONNIÈRES

Vue prise en quittant la chaussée du Pont

Les Charbonnières, par Devicque, 1852. On aperçoit le clocher de l'église qui dépasse les maisons de l'ancien quartier du Cygne disparu dans un incendie en 1866. La petite maison entre les deux grands voisinages est la boulangerie actuelle. C'était alors le four sur lequel était la chapelle. La maison natale de Mme Mélanie Mellet-Rochat, est à droite, avec toit rouge.

Quelques mots de Philippe Godet² expliquent les débuts de l'existence de notre poète et surtout le pourquoi de son départ des Charbonnières :

Mélanie Rochat est née le 28 mai 1829, aux Charbonnières, au bord du lac de Joux, où son père était juge de paix. Elle avait à peine deux ans, lorsque, à la naissance d'une seconde fille, ses parents la confièrent à une tante qui habitait Lausanne. Madame Lacombe-Rochat, n'ayant pas d'enfants, prit en vive affection celle qui venait égayer son intérieur ; elle obtint la permission de la garder auprès d'elle.

C'était une femme d'une réelle distinction de caractère et qui ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur le développement moral et intellectuel de l'enfant. Son mari était un vieux soldat qui avait fait les guerres de l'empire et en avait rapporté les germes d'une maladie qui le tint pendant trente ans cloué sur son fauteuil, à peu près paralysé.

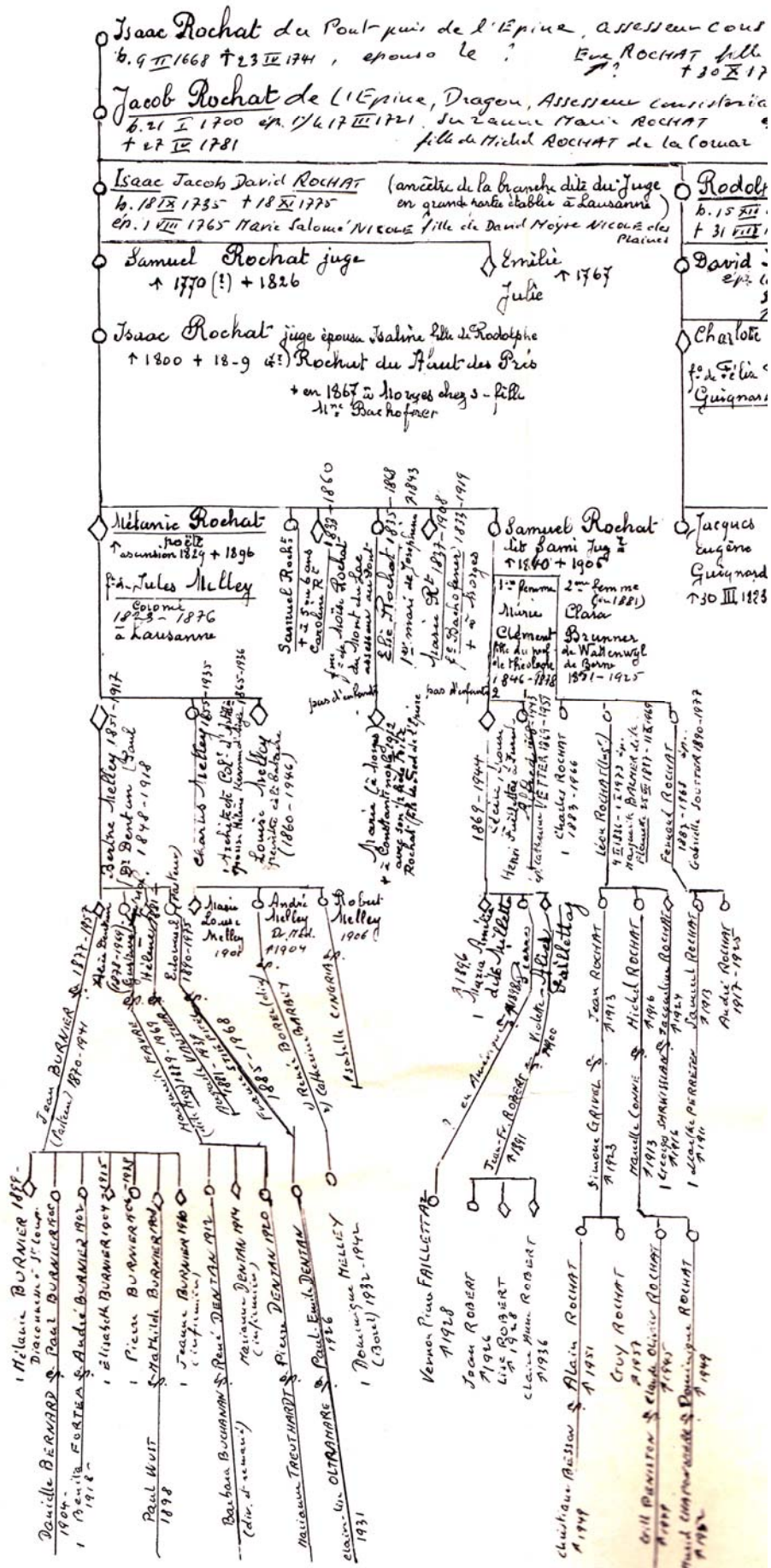
On avait toujours cru que Mélanie Rochat avait été baptisée à l'église des Charbonnières. Or ce n'est tout simplement pas possible, vu que cet édifice n'existait pas encore à l'époque, construit en 1833 et inauguré en 1834, œuvre de l'architecte bien connu Perregaux.

On aurait pu penser alors que le baptême put se tenir dans la petite chapelle qui existait au village, bâtiment actuel de la boulangerie. Or, en principe, si l'on y pratiquait des prières, il ne pouvait être question d'y procéder à des manifestations religieuses d'importance. Si bien que Mélanie Rochat n'a pu être baptisée qu'à l'église du Lieu, à la fin de mai 1829 ou au début de juin. L'église alors avait sa forme primitive telle qu'on peut la découvrir sur le dessin d'un artiste du nom de Correvon.

On découvrira plus de détails sur Mélanie Mellet-Rochat dans notre rubrique des Grandes figures combière.



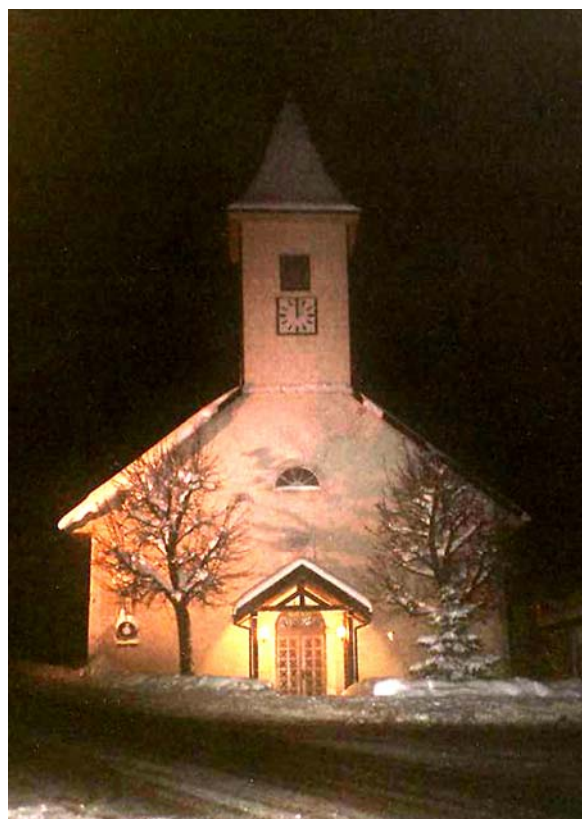
² Dans : Mme M. Melley, Poésie intimes, Lausanne, F. Payot, libraire-éditeur, 1897, p. 9.



Page précédente, arbre généalogique Louis-Lucien Rochat, complété en 1980 par M. Jean Assimacopoulos-Rochat, extrait en rapport avec la famille du Juge.



Mme Mélanie Mellet-Rochat sur ses vieux jours. Portrait figurant à l'original dans « Poésie intimes ».



L'église des Charbonnières eut probablement la visite de Mélanie Rochat remontée aux Charbonnières rendre visite à ses parents en quelque occasion. Ici le 1^{er} janvier 2000, heure 000

Suite de l'étude de J. Vincent :

Nous ne ferons d'exception que pour un musicien et un poète, que l'on pourrait appeler « les chantres des Noëls de notre enfance et de l'enfance à venir », car on chantera bien longtemps encore, pensons-nous, le *Dans la forêt, près des grands monts*. Le musicien, c'est Konrad Grünholzer qui vit le jour le 20 janvier 1838, à Trogen, où son père était instituteur. De bonne heure, l'enseignement attira fortement le jeune Konrad, tout autant que la musique qui le passionnait. Il parvient très vite à unir ces deux amours, puisque, à douze ans, il dirigeait dans son village un chœur de jeunes garçons. Après des études musicales à Berne et à Londres, il vint s'établir, en 1866, à Genève il donna des leçons de musique, tout en gagnant sa vie comme fidèle employé d'une maison de banque. C'est là que Dieu vint le reprendre, le 24 décembre 1910, au moment où, après avoir célébré la fête de Noël avec ses trois petits-enfants, il portait le message du chant, avec quelques amis, dans une clinique chirurgicale de la ville. Le lendemain, une foule nombreuse ignorant encore sa mort entonnait, dans la cathédrale de Saint-Pierre, son cantique : *Hosanna, gloire au ciel, c'est aujourd'hui Noël*.

A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, la grande « Association chrétienne des chanteurs de l'Allemagne », réunie à Stuttgart, l'avait nommé membre d'honneur. Cette distinction lui fut sujet d'une grande joie ; mais, dirait-il un jour : « Je n'ai jamais eu le cœur plus touché qu'un soir où je me trouvais dans une maison pour faire une collecte ; soudain, j'entendis une fillette chanter le sapin de Noël : *Dans la forêt, près des grands monts...* Porter ainsi le contentement, la jouissance intime dans les milieux qui en ont le moins, par une poésie que tout le monde s'assimile, et par une mélodie que l'on chante presque spontanément, oh, comme cela réchauffe le cœur ! » Il avait souvent formulé ce vœu : « Voir un arbre de Noël et mourir ». Dieu le réalisa, puisqu'il fut emporté en pleines fêtes de Noël. On doit encore à Grünholzer notre 32, *C'est pour mon sauveur*, et 175, *Etends sur nous tes ailes*, à quoi il faudrait ajouter un grand nombre de chants parus dans le *Messenger de l'Ecole du dimanche* et qui, année après année, ont embelli nos fêtes de Noël.

Le poète qu'il serait injuste de ne pas associer au musicien Grünholzer c'est le vénéré pasteur Daniel Meylan, qui lui donna les paroles inspiratrices des mélodies aimées et enrichit le recueil des Ecoles du dimanche des nos :

14. *O Maître suprême* (musique J. Neander)

18. *Dis-moi, simple fauvette* (m. F. Silcher)

21. *Aux matins qui chantent* (m. E. Gebhardt, 1832-1899, évangéliste puissant qui parcourut l'Allemagne et la Suisse, gagnant les foules par sa parole et ses chants)

22. *O livre saint, trésor divin*

32. *C'est pour mon Sauveur* (m. Grünholzer)

33. *A Noël, sainte allégresse* (m. recueil Triller)

44. *O Toi que j'aime* (m. R. Wyss)
 55. *Saint-Esprit, source de vie*
 161. *Joyeux enfants* (m. F. Silcher)
 162. *O Dieu fort, ô tendre Père* (m. C. Dretzel 1731)
 166. *A mon foyer, la vie est belle* (m. J. H. Lutzet)
 169. *Béniissons Dieu, notre Père*
 175. *Etends sur nous tes ailes* (m. Grünholzer)

D. Meylan, né en 1861³, fut élevé à Genève où son père était régent, dans un foyer où l'on chantait beaucoup et auquel il a pensé, sans doute, en écrivant son cantique si populaire *A mon foyer, la vie est belle...* Il fit ses études de théologie à Lausanne et débuta dans le ministère à Saint-Cergue (1885). C'est là qu'est né pour la jeunesse de sa paroisse et le peuple de son cher Jura, mais aussi pour les foules innombrables qui y retrouvent quelque chose de l'âme du pays, le cantique que nous aimons tous : Dans la forêt, près des grands monts, j'avais ma patrie.

Ce cantique a gagné l'Europe et, traduit actuellement en sept langues, il retentit un peu partout quand s'allume l'arbre de Noël.

Ce qui a été commencé à Saint-Cergue se continua à Ollon, puis à Lausanne où se termina le ministère du pasteur-poète. Aux dernières tems de sa vie, il est arrivé plus d'une fois que les enfants, rencontrant dans la rue ce beau vieillard au regard si doux et dont la figure empreinte de sérénité et de bonté était entourée d'une si belle barbe blanche, aient échangé entre eux des regards entendus, tandis que l'un ou l'autre murmurait : « C'est le Bon-Enfant ! »

Ainsi, comme son collaborateur-musicien, D. Meylan a incarné l'esprit de Noël, de nos Noëls. Comme lui aussi, il s'en est allé vers son dieu la semaine de Noël 1937, chargé d'une belle gerbe, pour continuer Là-Haut les hymnes ici-bas commencés.

³ Rajouté au crayon sur le volume original : mort à Noël 1937. Puis note complétée par : Je croyais que Daniel Meylan avait aussi été pasteur au Lieu. Erreur ! C'est son frère Emile qui fut au Lieu. Il y était en 1923 quand il confirma Paul-Eugène RoCHAT.

Le pasteur Emile Meylan prêcha dans la Paroisse du Lieu de 1910 à 1924.

NOËL

mon beau ciel, Car je suis le sa-pin de No-
ël, Du gai No - ël, du gai No-ël.

41. Dans la forêt.

Avec entrain. ♩. = 66.

C. GRUNHOLZER.

1. Dans la fo - rêt, près des grands monts, J'avais
ma pa - tri - e ; Là-haut, dans les der-niers val-lons,
S'ê-cou - lait ma vi - e. Mais j'ai quit - té

2. Adieu ! jeunesse, adieu ! forêt,
Verts tapis de mousse !
Sous ton abri calme et discret,
La vie était douce.
Mais l'exil vient éternel ;
Car je suis le sapin de Noël.
Du doux Noël, du doux Noël.
3. Pour les petits, pour les enfants
Finit ma carrière ;
Je vais leur porter mon printemps,
Ma paix, ma lumière
Et mon adieu solennel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du beau Noël, du beau Noël.
4. Chantez, enfants, et d'un seul cœur.
Vers l'hôtellerie
Allez chercher espoir, bonheur,
Joie, amour et vie !
C'est là mon vœu, mon appel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du vrai Noël, du vrai Noël !

D. MEYLAN.



Un Noël à l'église du Lieu en 1947 sous la pastorale de Frédéric Jomini. On y chanta peut-être le cantique ci-dessus.

Et notre troisième auteur, Julie Meylan du Lieu, dont la créativité était quasiment sans limite dans le domaine des chants de Noël, puisqu'en collaboration avec différents compositeurs, essentiellement pourtant avec Alexandre Dénéreáz avec qui l'entente était parfaite, de 1913 à 1932 environ, elle en créa une bonne vingtaine, dont le fameux : Vieux Noël, de 1921. Celui-ci fut tellement apprécié qu'il figura déjà deux ans plus tard dans le Chante Jeunesse des écoles de 1923.

208. Vieux Noël.

A. DENÉREÁZ.

Moderato.



1. Vieux No - ël, tu nous re - viens, Cou-ron - né de
 2. Beau No - ël, tes ca - ril - lons Mon-tent jus-qu'aux
 3. Gai No - ël, cher à l'en - fant, Mets ta flam-me



nei-ge; Les flo - cons, par les che - mins, For-ment ton cor -
 ci - mes; A tra - vers bois et val - lons, Voix d'ai - rain su -
 clai-re Au foy - er, som-bre sou - vent, De l'hum-ble chau -



tè - ge; Lé - cho des ro - chers, là -
 bli - mes Prê - chant à tous en ce
 miè - re. Grou - pès au - tour du sa -



bas, Joy-eux dit ce soir tout bas, Mer-veil-leux mys -
 jour La foi, la joie et l'a-mour, Mal-gré deuils, souf -
 pin, Les en-fants, joy - eux es - saim, Di-ront ton his -



tè - re: „No - ël! Paix sur ter - re!“
 fran - ce: „No - ël! Con - fi - an - ce!“
 toi - re: „No - ël! Jour de gloi - re!“

M^{me} J. G. Meylan.

(Reproduction interdite.)

Dans une introduction en rapport avec la transcription de lettres, essentiellement de Julie Meylan et de sa mère Louise-Cécile, nous avons pu énoncer ceci :

Le père de Julie est Julien David Henri, né au Lieu le 25 mars 1841, y décédé le 8 février 1924. Il fut syndic durant deux législatives, de 1878 à 1885. Dans la correspondance de la famille, il reste dans l'ombre, laissant la plume à son épouse.

Celle-ci est Louise-Cécile Meylan née Meylan le 1^{er} mai 1844. Elle décéda le 18 avril 1926. Elle était originaire de Haut-Crêt. Malgré qu'elle ne fréquenta de toute évidence que l'école primaire du Lieu, elle acquit une parfaite maîtrise de sa langue et de cette manière pouvait envoyer à sa fille de belles lettres bien calibrées, bien composées, et où surtout, malgré les bons conseils qu'elle donne à tour de bras, elle laisse transparaitre l'amour profond qu'elle a pour sa fille.

Le couple eut un second enfant en la personne de Jean Meylan, celui-ci sauf erreur décédé le 27 mars 1952, à l'âge de 82 ans, ce qui l'aurait fait naître en 1870. Petit frère de Julie, il entretenait lui aussi une correspondance avec sa sœur. Celle-ci ne nous est toutefois pas connue.

Julie, quant à elle, naquit le 16 avril 1867. Elle décéda le 15 janvier 1940. On le découvrira plus bas, sa vie sentimentale ne fut pas plus lumineuse qu'il ne le faut. Mariée au pasteur Gailloud, on ne sait la date, elle divorça quelques années plus tard. Une descendante de la famille nous a glissé à l'oreille que le pasteur Gailloud était homosexuel. Il ne fait aucun doute que cette situation n'a pas contribué à renforcer les liens du mariage !

Julie Gailloud retrouvera donc sa liberté, reprendra son nom de jeune fille et trouvera des compensations certaines à une existence sentimentale tronquée dans l'écriture.

On sait par ses nombreux textes, parus à l'époque dans différents journaux de la Suisse romande, qu'elle était non seulement dotée d'une culture remarquable, mais qu'elle avait une imagination débordante. Et fait à relever, très religieuse, elle n'en était pas moins à l'écoute des deux religions dominantes du pays, protestantisme et catholicisme, avec un faible même pour cette seconde pratique qui lui semblait apporter plus de mystère et plus de poésie à la vie religieuse. Les histoires de moines, elle connaissait. Et puis ne faut-il pas dire que le valeureux Dom Poncet qui donna en partie son nom à la commune et au village – Le Lieu de Dom Poncet – était d'une époque où la religion en tous lieux de notre Europe occidentale, était une et donc concernait tout le monde. De ce fait historique découle fort probablement pour Julie Meylan cette aisance à se plonger dans les deux doctrines.



Deux portraits de Julie Meylan



Ascendance paternelle de Julie Meylan

Pierre Abram Meylan ép. Henriette Cart
Haut-Crêt-Lelièvre Le Fontaine aux Allemonds
1746 - 1817 1758 - 1818

↓
Abram-David Elie Meylan ép. Louise Etienne Rochet
Haut-Crêt-Lelièvre Le Charbonnière
1786 - 1849 1786 - 1820

↓
Philippe Henri Meylan Julie Charlotte Meylan
Haut-Crêt-Lelièvre Lelièvre
1811 - mariage 1840 - déc. 1812 - 1841
(prob. morte en couches)

↓
Julien David Henri Meylan Louise Cécile Meylan
Lelièvre Haut-Crêt
1841 - 1924 1844 - 1926

↓
Julie Eugénie Meylan
16 avril 1867 - 15 janvier 1940

CONFÉDÉRATION SUISSE

CANTON DE VAUD

PERMIS D'INHUMATION OU D'INCINÉRATION

Arrondissement de l'état civil de Le Lieu

No 2 de 1924 - Vol II - page 214

Le huit février mil neuf cent vingt-quatre
à une heure minutes
est décédé au Lieu
Beylan Julien David Henri
profession : agriculteur
originaire de Le Lieu
domicilié à Le Lieu
né le 25 mai 1841 à Le Lieu
fils de Philippe Henri Beylan
et de Mlle Charlotte née Beylan
état civil : veuf de Louise Cécile née Beylan

L'inscription de ce décès ayant été faite dans les registres de l'état civil de cet arrondissement, l'inhumation ou l'incinération peut avoir lieu.

L'officier de l'état civil : Del. Biquet

Le Lieu le 9 février 1924



CONFÉDÉRATION SUISSE

CANTON DE VAUD

Permis d'inhumation ou d'incinération

Arrondissement de l'état civil de Le Lieu

No 3 de 1926

Le dix huit avril mil neuf cent vingt-six
à dix huit heures dix huit minutes
est décédé au Lieu
Beylan Louise Cécile
profession rentière
originaire de Le Lieu
domiciliée à Le Lieu
née le 1 mai 1844 à Haut-Crist
fille de Edie Constant Beylan
et de Marianne Eugénie née Golay
état civil : veuve de Julien Henri David Beylan

L'inscription de ce décès ayant été faite dans les registres de l'état civil de cet arrondissement, l'inhumation ou l'incinération peut avoir lieu.

L'officier de l'état civil : Del. Biquet

Le Lieu le 20 avril 1926



Notes finales sur les chants de Noël dont il est parlé plus haut.

Ceux-ci, pour la plupart, ne se chantent plus dans nos églises. Il fut un temps où la mode était d'épurer les productions musicales en éliminant tout ce qui touchait, selon nos pasteurs ou le conseil synodal, par trop aux anciennes fêtes de la lumière, ou mieux encore à celle de l'arbre.

Pour ce dernier, l'on en arriva même, tout au moins dans les communes du Lieu et de l'Abbaye, à discuter de sa suppression. La réaction scandalisée des monitrices d'école du dimanche vint vite remettre sur les bons rails nos pasteurs intégristes. Mais néanmoins, dans cette veine réactionnaire, il n'était quand même plus question de remettre au goût du jour les vieilles mélodies de Noël. Ainsi avait disparu : Dans la forêt près des grands monts.

Et pourtant on peut se souvenir du pasteur De Mestral, beaucoup plus large que ne pouvait l'être la plupart de ses confrères de l'époque, qui, dans une période de pastorale vacante dans la Paroisse du Lieu et lors d'un Noël fameux, « s'était permis » de suggérer à une population ravie de renouer avec cette bonne vieille mélodie. Ce fut un instant vraiment émouvant et digne du souvenir.

Il est de bien entendu que cette « fantaisie » ne devait pas se renouveler.

De nos jours donc, plus question de Dans la forêt, encore moins du Vieux Noël qui n'a peut-être même jamais franchi les portes de l'église, à peine un Voici Noël, et de moins en moins souvent, semble-t-il, un Joyeux Noël.

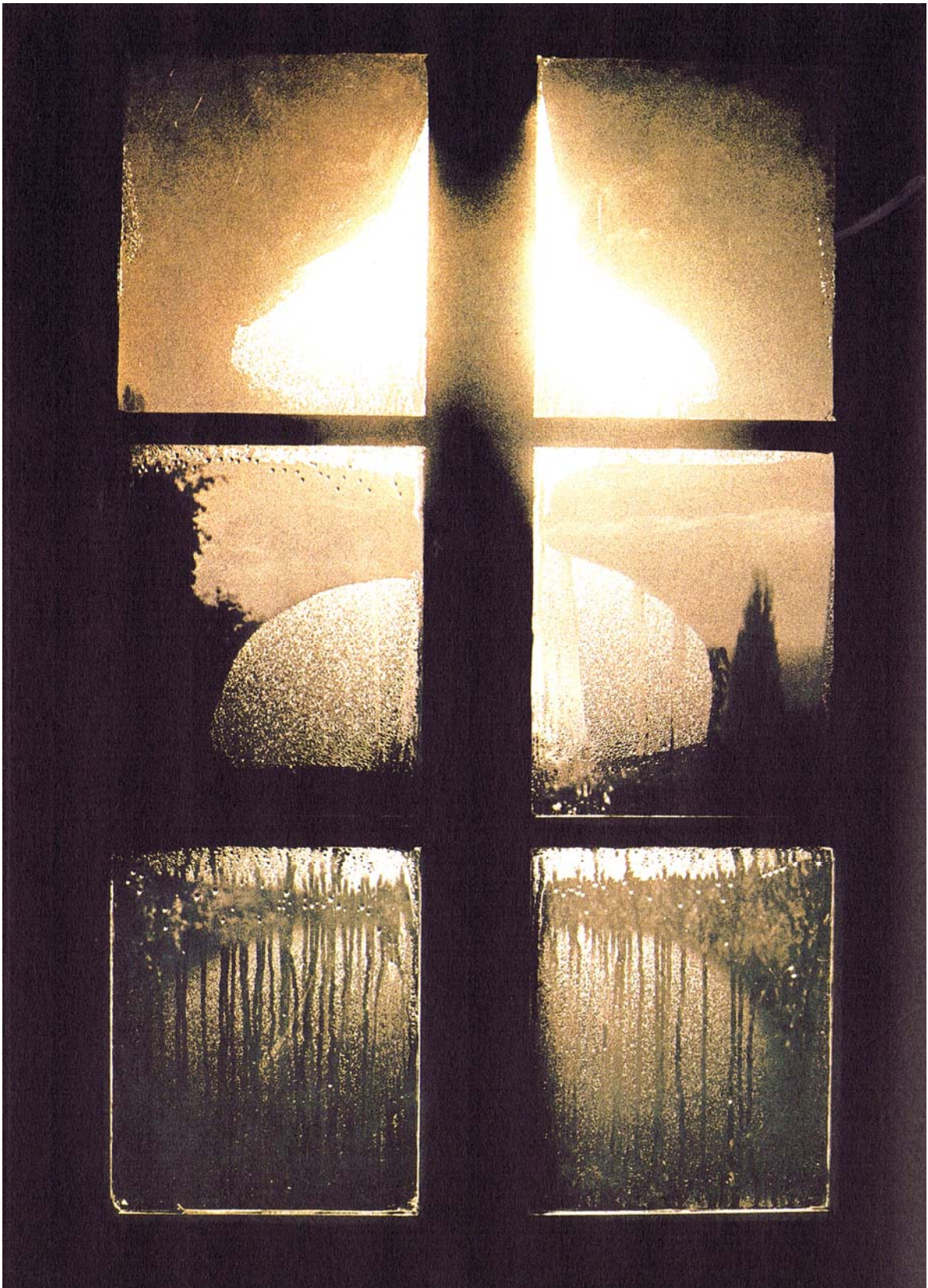
Restent néanmoins de beaux chants comme Viens, âme fidèle ! Il est né le divin Enfant. D'un arbre séculaire. À l'occasion Jésus est né ou Les anges dans nos campagnes.

Tout n'est donc pas perdu !



Noël dans les cantons romands, Editions Payot, Lausanne, avec la collaboration des Editions Ringier, 1980. C'est certainement l'image de cette petite fille découvrant son cadeau sous l'arbre de Noël qui nous a le plus impressionné. La photo de la fenêtre, de la page 17, est aussi tirée du même ouvrage qui reste une pure merveille.





Et pourquoi pour finir ne pas suivre Julie Meylan dans : **Ce que disait le livre**, un conte de fin d'année paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 30 décembre 1915 :

Dans la chambre bien close et tiède, l'ombre montait ; déjà elle avait envahi les soubassements en vieux chêne et rampait le long du chambranle massif. Sur le rebord de la cheminée, les chandeliers d'argent s'allongeaient, hiératiques, comme s'ils eussent présidé quelque rite mystérieux, tandis que le portrait de l'aïeul, suspendu droit au-dessus, souriait dans son cadre bruni. Le feu brûlait doucement dans la cheminée. De temps à autre, le château fantastique des braises rougeoyantes s'écroulait avec un crépitement d'étincelles ; une dernière flamme, capricieuse et sournoise, léchait quelque tison à demi consumé et un flamboiement subit, empourrait les chenets de cuivre.

C'était l'heure de la fantaisie. Nous restions là, devant le feu, sans paroles. A quoi bon les mots ? Savent-ils rendre ce que veut dire la pensée, et serait-il possible d'enclorre un peu d'éternité en des syllabes heurtées et imparfaites ? C'était donc aussi l'heure du silence ; seulement, par les ponts d'or où se rencontrent les âmes, nous allions tous deux, mon ami et moi, vers le pays merveilleux du rêve.

Ce soir-là, pourtant, les ponts d'or fragiles s'étaient écroulés, tout comme les tisons dans l'âtre ; alors, l'ami demanda :

- Ouvre le volume ancien, à l'endroit où la fleur séchée marque la dernière lecture, et trouve pour moi un conte de Noël.

A la lueur capricieuse de la flamme dansante, je pris le bouquin vénérable, où violettes, muguet, lis et chrysanthèmes désignent les saisons. La rose de Noël aux pétales jaunis par le temps marquait la page. Hélas ! elle était couleur de sang.

- Ami, dis-je, il n'y a plus de conte ; les taches sanglantes couvrent le feuillet jusqu'à la marge.

Alors le vent, qui jouait dans la cheminée, souffla plus violemment, comme s'il eut éclaté de rire. Le cœur étreint par l'angoisse, nous nous sommes mis à pleurer. Lentement, comme la rosée d'automne arrose les bruyères sèches, nos larmes sont tombées sur la page souillée, et voici, Ô merveille ! la feuille reprit sa blancheur d'antan et, sur le vélin précieux, se dessinèrent des lettres que le Rêve se plaît à traverser avec son style d'or. Voici ce que je lus à mon ami :

En ce temps-là, dans les champs divins où fleurissent les étoiles, le jardinier céleste avait coutume de se promener. Il se réjouissait à la vue des roses de feu et il comptait leurs pétales qui sont les rayons de lumière. Souvent, il les effeuillait, et alors les fils des hommes en recevaient pour leur bonheur durant les nuits sans lune. Quelques fois aussi, le jardinier cueillait les plus brillantes pour orner son grand palais du paradis.

Il aimait son parterre azuré et, le soir, quand l'ombre fermait les roses de la terre, celles de l'espace s'ouvraient jusqu'au matin. Une fois, en considérant son domaine, le jardinier remarqua, entre deux étoiles, un grand espace vide :

- Voilà, dit-il, qui est étrange ; pourquoi n'y a-t-il rien ici ?

Il compta les fleurs divines et toutes resplendissaient de joie et de beauté, ce qui faisait paraître plus triste et plus noir le voile qui les séparait.

Le jardinier pensa :

- Il faut mettre là un peu de lumière, et il créa une étoile plus grande et plus belle que les autres. C'était durant la nuit de Noël.

Là-bas, parmi les enfants des hommes, il y eut une grande joie : les bergers, dans les champs, et les savants astronomes, au fond des solitudes, comprirent qu'un miracle s'était produit. Couché dans une crèche, un petit enfant riait, parce que l'étoile nouvelle le regardait dormir. Mais les méchants, qui n'aiment pas les fleurs ni la clarté, disaient :

- A quoi bon tant de lumière ; n'en avons-nous pas déjà assez ?

Et pour ne point la voir, ils s'enfermaient dans la nuit. On prétend même que le roi Hérode fit mettre des stores à ses fenêtres afin de n'être point ébloui.

Attristé par tant de sottise ou de bassesses, le jardinier pensait.

- Ils comprendront plus tard et ils aimeront l'étoile.

Alors il se mit à la soigner, et comme les espèces nouvelles ont des noms chez les fleurs, il baptisa la rose de feu et l'appela : « Amour divin ».

De nuit en nuit, elle devenait plus brillante, et les autres étoiles, ses sœurs, pâlissaient d'envie. En bas, les fils des hommes la trouvaient gênante et quelques-uns s'assemblèrent pour savoir comment atténuer sa lumière. L'un des membres du Conseil déclara.

- A sa clarté, on voit trop bien tares et vices ; il vaut mieux une demi-teinte qui flatte l'œil et laisse l'esprit en repos.

Un autre orateur prit la parole :

- Je partage entièrement l'opinion de mon honoré collègue, déclara-t-il. Pour avoir un peu d'ombre, élevons une croix sur la montagne.

On fit venir les charpentiers ; haches et scies entrèrent en danse ; et bientôt la croix fut dressée, mais entre les deux raies sombres que profilait les bras, on apercevait encore le rayonnement de l'étoile. Stupéfaits, les membres du Conseil hochèrent la tête :

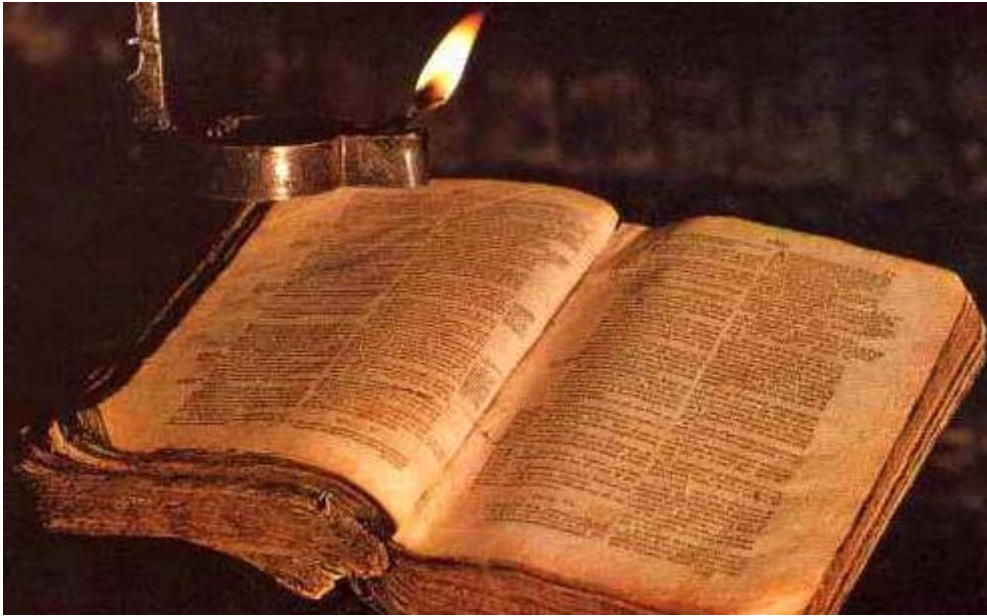
- Nous avons mal pris les mesures, pensèrent-ils ; il faut recommencer.

De la sorte, on éleva un peu partout des croix, des échafauds et des potences ; pourtant, en dépit de ces innombrables barrières, il y avait toujours assez d'espace pour le rayonnement de la clarté divine. Alors, imitant la fumée de l'encens qui embrume les sanctuaires, on mit le feu aux bûchers. Vains efforts ; entre les jets de flammes et d'étincelles, on apercevait encore l'étoile de Noël.

Dans les champs du ciel, le jardinier s'attristait :

- Les hommes sont fous, pensait-il, mais ils reviendront à la sagesse et comprendront ce que vaut la plus belle des fleurs de mon parterre.

Persuadé que rien ne résiste à l'amour, il attendait patiemment. Mais les siècles passaient, et les fils des hommes ne devinaient point le mystère de la grâce. Comment auraient-ils eu le temps de songer aux étoiles ? Tant de becs Auer illuminaient places et avenues, qu'il était inutile de regarder plus haut que les lampes à arc. D'ailleurs chacun reconnaît les avantages incontestables de la lumière artificielle ; quand on le désire, il n'y a qu'à presser un bouton. On peut aussi l'interrompre à volonté, ou bien encore l'atténuer pour ménager à l'ombre quelque recoin propice. On ne songeait donc plus à l'étoile ; elle était même si bien oubliée, que l'on fabriqua des projecteurs monstrueux destinés à conduire les enfants des hommes quand ils vont tuer leurs frères. La terre, dans ce temps-là, fut bouleversée par un grand fléau ; on entendit le bruit sourd des armes et les plaintes des mourants ; les lueurs de l'incendie embrasèrent la nuit, et derrière les fumées, l'étoile de Noël se cacha.



Dans les champs du ciel assombris, le jardinier n'avait plus aucune joie à considérer les fleurs de ses parterres :

- A quoi bon les laisser encore, pensait-il, puisque les hommes les dédaignent. Ne vaudrait-il pas mieux les transporter dans mon palais du paradis ?

Déjà il s'apprêtait à cueillir la plus belle des roses, la douce étoile de Noël...

- Pourquoi interrompre la lecture ? demanda mon ami, étonné de mon silence ; vois la braise rougeoie encore dans l'âtre et l'heure n'est point achevée. Pourquoi te taire ?

- Ami de mon cœur, ai-je répondu, le conte ne va pas plu loin ; malgré mes larmes, le livre garde son secret et la page reste muette. Nous ne saurons point ce qu'il advint de l'étoile de Noël.

Lasse d'avoir lu dans l'ombre, j'avais appuyé ma tête au dossier en chêne, et le livre s'était fermé de lui-même. Dehors, dans la nuit, montaient les sonneries des cloches.

- Les entends-tu, les voix de Noël ? demanda l'ami.

Il ajouta plus bas, avec ferveur :

- Puisque les cloches chantent encore, là-haut, dans les champs célestes, les étoiles donnent sûrement leurs pétales merveilleux de lumière. Le jardinier a pitié des hommes.

Et j'ai répondu :

- De ceux qui ont bonne volonté.

Julie Meylan